

Michel Onfray : « Rien de ce qui a rendu Marine Le Pen possible n'a été combattu »

PROPOS RECUEILLIS PAR
VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS
@vtrémole

LE FIGARO. - En 2002 après l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle vous avez fondé l'Université populaire. Quinze ans plus tard, Marine Le Pen est au second tour. Êtes-vous surpris ? Michel ONFRAY. - Pas du tout car ce qui a rendu possible la famille Le Pen depuis un quart de siècle que dure cette saga n'a été ni attaqué ni combattu. Au contraire : ce qui a généré son succès a même été amplifié. On ne combat pas cette résistante ascension par la diabolisation, mais en asséchant les marais qui nourrissent leurs ambitions. En l'occurrence avec une politique vraiment de gauche en faveur des gens modestes.

Qu'est-ce qui explique cette étrange perversion qui consiste à nourrir le monstre qu'on prétend combattre ? Une raison bien simple : ceux qui tapent sur elle mais épargnent ce qui la rend possible font très exactement partie de ce qui la rend possible.

Je m'explique : quand Mitterrand est élu en 1981, le FN est en dessous de 1 %. Aujourd'hui, Marine Le Pen arrive à la deuxième place du premier tour avec plus de 20 % des suffrages et il faut que tous se liguent contre elle, droite et gauche confondues, pour qu'elle ne soit pas élue. Marine Le Pen peut dire merci à nombre de gens qui l'ont rendue possible depuis si longtemps : à tout seigneur tout honneur, commençons par François Mitterrand qui, en renonçant à la gauche avec son tournant libéral en 1983 et en revenant également à toute souveraineté, donc à toute possibilité de faire de la politique avec Maastricht en 1992, a vidé la gauche de sa substance et laissé les pleins pouvoirs aux marchés ; merci à tous les socialistes qui ont avalisé ce virage à droite de leur camp et voté « oui » à Maastricht, dont un certain

Jean-Luc Mélenchon ; merci au PCF qui, pour des raisons boutiquières (il lui fallait payer ses cadres et ses permanents...) s'est contenté d'une opposition verbale pendant qu'il

collaborait la nuit à cette politique qu'il dénonçait le jour ; merci au même Mitterrand qui a promu comme nouveau modèle de gauche l'homme d'affaires bien connu des tribunaux et des gardiens de prison, Bernard Tapie, avec un message simple : l'argent est le dieu des temps modernes, le patron est son prophète et la gauche à son service ; merci à Serge July et, déjà, à Laurent Joffrin qui, en 1984, dans *Liberation*, on fait une mémorable opération marketing et politique avec une une intitulée : « Vive la crise ! » dans laquelle Yves Montand, un ancien stalinien reconverti dans la gauche

« Tout ce petit monde joue à se faire peur et à faire peur et je ne suis pas du genre à avoir peur d'autre chose que de ce qui le mérite. Quand un candidat se trouve au second tour des présidentielles face à Le Pen, il est sûr d'être élu »

caviar, fustigeait les chômeurs coupables de ne pas créer leurs entreprises et morigénait ces salauds de pauvres coupables d'être des assistés ; merci à Terra Nova, le think-tank de cette gauche de droite qui, en 2012, faisait circuler une note stipulant qu'il fallait abandonner les ouvriers, le prolétariat, les précaires au Front national, où ils étaient de toute façon déjà partis (la faute à qui ? A ces gens-là...) pour se concentrer sur un autre cœur de cible comme on dit : le peuple de substitution issu de la pensée structuraliste - homosexuels, LGBT, immigrés, fumeurs de pétards, les bobos contre les prolis ; merci à cette gauche qui, en bon soldat du capitalisme soucieux de disposer d'une main-d'œuvre bon marché, a adoubé l'immigration comme « une chance pour la France » et qui a généré cette hyper-prolétarisation d'un monde dont l'avant-garde a imaginé le salut dans un islam politique ennemi de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, de la laïcité, du féminisme ; merci à la gauche caviar et à la droite cassoulet, à l'époque Hollande et Chirac, puis Sarkozy, d'avoir méprisé le peuple quoy, en 2005, il a voté « non » à la formule libérale de l'Europe et qu'en 2008 ces branquignols lui ont tout de même imposé cette Europe en

mobilisant les représentants du peuple contre le peuple, ce qui fut perçu par les nonistes comme un coup d'État, un véritable déni de démocratie ; merci aussi à tous les va-t-en-guerre qui, derrière BHL, Kouchner, Pierre Bergé, Valls, tous ralliés à Macron, ont justifié et légitimé toutes les guerres qui ont détruit des États laïcs musulmans comme l'Irak et la Libye. Ces guerres ont généré une anarchie à l'origine des flux migratoires partout en Europe, de milliers de morts en Méditerranée, et de quatre millions de morts musulmans sur la planète ; merci à Pierre Bergé, qui a clairement dit que les femmes pauvres

n'avaient qu'à louer leurs utérus aux riches qui voulaient acheter un enfant et qu'il s'agissait d'un progrès de gauche... On comprend qu'aucun de ceux qui ont ainsi rendu possible Marine Le Pen ne puisse faire

autre chose que la transformer en diable alors qu'ils ont nourri consciencieusement ce démon qu'ils prétendent haïr depuis un quart de siècle, mais qui leur est bien utile pour obtenir que la présidence de la République soit toujours assurée par l'un des leurs - un ami du capital... Pour ma part, je n'ai rien soutenu en vingt-cinq ans qui l'ait rendu possible...

En 2002, vous aviez refusé de défiler en compagnie « du patronat et de l'évêché » contre Jean-Marie Le Pen. Vous pensez que les manifestations et le front républicain ne sont pas efficaces ? Tout ce petit monde joue à se faire peur et à faire peur et je ne suis pas du genre à avoir peur d'autre chose que de ce qui le mérite. Quand un candidat se trouve au second tour des présidentielles face à Le Pen, il est sûr d'être élu. Cette consultation est devenue une élection à un tour. Voilà pourquoi toute cette clique a besoin de cette femme et fait tout ce qu'il faut pour qu'elle soit présente au second tour. Quant à l'appellation « front républicain », elle mérite au moins une remarque : quelles leçons républicaines ont à nous donner ceux qui ont tenu pour nul et non avenue un référendum qui ne leur convenait pas ? J'en vois peu

qui sont habilités à donner des leçons de républicanisme dans ce fameux front...

Vous avez rédigé un carnet de campagne *La Cour des miracles* (éditions de l'Observatoire) qui sortira au mois de mai. Comment qualifier cette campagne ?

Pitoyable, minable, nulle... Les véritables questions n'ont jamais été abordées : qui a parlé d'identité nationale ? De l'avenir de notre civilisation ? De propositions géostratégiques permettant de replacer la France dans le monde ? De projets haut de gamme pour notre pays dans le prochain quart de siècle ? Personne... J'avais prédit sans grand risque que cette élection permettrait de changer d'homme mais pas de politique - qui est peu ou prou la même depuis 1983. Ce fut d'ailleurs la raison de mon abstentionnisme - pas question de voter pour une élection dont le résultat est connu à l'avance. Je ne me suis, hélas, pas trompé...

Diriez-vous que l'émotion, la morale, l'indignation ont pris le pas sur le raisonnement et l'art politique ?

Je dirais que cette présidentielle est une formidable machine à faire vendre du papier journal et du taux d'audience médiatique aux publicitaires. Pour ce faire, il faut la construire comme un feuilleton de télé-réalité sur le principe christique : annonceur (dépot des candidatures), nativité (entrée dans les sondages), apparition (y compris sous forme d'hologramme...), prophéties (programmes), sermons (chiffres de programme), prédictions (le paradis sur terre en cas d'élection), homélies, prêches, procès (vestons offerts, attachés parlementaires payés pour autre chose, voitures de fonction après avoir quitté la fonction, pistons pour les enfants, déclarations de fortune à tous...), tribunaux (médias), condamnation (les unes de presse), crucifixion (cathodique), crachats (enfarnage, concerts de casserelles, jets d'œufs), passion (jour du scrutin), résurrection (élection) - avant retour d'un nouveau prophète qui voudra être vizi à la place du vizi...

Mais tout cela est une fable. L'essentiel est ailleurs. Le Capital met en scène ces diversions qui lui permettent de rester dans l'ombre et d'œuvrer à sa tâche tranquille. Le lundi, c'est jour de reprise ; et rien n'a changé. ■



ENTRETIEN

Le philosophe analyse les résultats du premier tour de l'élection présidentielle et notamment le score important réalisé par le Front national. Il considère que le parti de Marine Le Pen est moins combattu qu'utilisé comme épouvantail pour que rien ne change

Macron: les ressorts d'une victoire éclair

La qualification pour le second tour d'Emmanuel Macron et de Marine Le Pen revêt une dimension historique car, pour la première fois depuis plus de quarante ans, la droite parlementaire et le Parti socialiste sont tous deux évincés à l'issue du premier tour. La présence de Marine Le Pen s'inscrit dans une dynamique ancienne, mais le phénomène Macron, candidat inconnu des Français il y a encore trois ans, est révélateur d'au moins deux ruptures.

Elle traduit tout d'abord une accélération du temps politique. On disait jadis qu'il fallait qu'un candidat se présente au moins trois fois à une élection présidentielle pour l'emporter. Nicolas Sarkozy et François Hollande ont été élus à leur première tentative, mais, à l'issue d'une carrière politique bien remplie, le candidat d'En marche ! a enjambré ce parcours initiatique.

La qualification d'Emmanuel Macron face à Marine Le Pen signe également l'avènement d'un nouveau clivage entre « les patriotes et les mondialistes » (pour reprendre la terminologie frontiste). Ce clivage n'est pas franco-français, il travaille toutes les sociétés occidentales, comme le Brexit ou la victoire de Trump l'ont montré.

En France, cette opposition n'est pas nouvelle, on l'avait vue poindre au moment du référendum

sur Maastricht en 1992 puis en 2005 entre la « France du oui » et la « France du non ». Mais ce clivage n'avait jamais pu, hormis ces référendums, supplanter le clivage traditionnel entre la gauche et la droite. Cette fois, c'est chose faite, et le second tour va lui permettre de s'exprimer avec toute sa force comme ce fut le cas en Autriche lors d'un duel opposant un candidat d'extrême droite à un écologiste soutenu par l'équivalent d'un front républicain.

« Le spectre d'une victoire de Marine Le Pen, l'affaiblissement inédit du PS et du candidat de la droite ont constitué les conditions du succès de la Blitzkrieg macronnienne »

Les deux vainqueurs du premier tour ont théorisé l'avènement de cette nouvelle ligne de partage du paysage politique et ils l'ont appelé de leurs vœux, conscients que cette nouvelle configuration était celle qui leur offrait les meilleures perspectives. Tous deux avaient intérêt au dépassement du clivage gauche-droite et particulièrement Emmanuel Macron, qui a adopté un positionnement central. Il n'est pas le premier à avoir tenté ce pari et sa démarche n'est pas sans rappeler celle d'un François Bayrou. En 2007, ce dernier échoua de peu. Porté par une dynamique visant le dépassement de la fracture gauche-droite et surfant sur le côté clivant

de Nicolas Sarkozy et de Ségolène Royal, le candidat centriste engrangea 18,6 % des voix. Mais il se heurta à deux écueils majeurs durant cette campagne. Jamais un sondage d'intentions de vote ne le donna qualifié pour le second tour et son discours de rassemblement des « personnalités de bonne volonté » ne se concrétisa pas par des soutiens nombreux. Or ces deux verrous ont sauté très vite pour ce qui est d'Emmanuel Macron. À deux mois

du premier tour, il était nettement qualifié pour le second tour dans les sondages d'intentions de vote. Cette percée précocité lui a permis d'installer dans les esprits,

et notamment dans les publics éloignés de la politique, l'idée de sa présence au second tour et de sa possible victoire. Il s'agit là d'une différence majeure avec 2007. Seconde différence, la liste des ralliements dont il a bénéficié est sans commune mesure avec les maigres prises de guerre de Bayrou à l'époque. Aux barons socialistes (Colomb, Le Drian...) s'ajoutent des figures de la droite (Dutheil, Delevoye, Villepin...), des écologistes (Lepage, Ruy, Cohn-Bendit) et des centristes (Arthuis, Bourlanges, Idrac et bien entendu Bayrou). Tous ces ralliements, mais aussi l'affluence à ses meetings ont entretenu cette dynamique et crédibilisé son projet de rassembler

tous les « progressistes » (pour reprendre la terminologie macronienne). Quelque part, Bayrou a apporté le coup de pouce à Macron dont lui-même aurait eu besoin en 2007 pour faire tourner le système. À l'époque, de tels ralliements n'avaient pas eu lieu, les deux piliers de la vie politique française, l'UMP et le PS, étaient beaucoup plus solides qu'aujourd'hui. Le FN n'était par ailleurs pas en situation de se qualifier pour le second tour.

Cette différence a joué un rôle fondamental dans le pari de Macron car elle lui a permis d'entretenir un certain flou sur son programme en s'affichant comme le leader du camp républicain et humaniste face à Marine Le Pen. D'après une enquête de l'Ifop, un électeur sur deux du candidat d'En marche ! a opté pour lui dans un réflexe de vote utile avec sans doute la volonté de faire le choix le plus efficace pour barrer la route à Marine Le Pen.

Le spectre d'une victoire de Marine Le Pen, l'affaiblissement inédit du PS et du candidat de la droite ont constitué les conditions du succès du blitzkrieg macronien. Sa capacité à incarner le renouvellement, à fédérer autour de lui des personnalités de tous horizons et son discours résolument optimiste et pro-européen ont fait mouche dans certaines catégories de la population. Dans un paysage idéologique en pleine recomposition, la mobilisation de cette « France qui va bien » lui a conféré l'élan nécessaire pour l'emporter sur des appareils partisans usés et dépassés. ■



JÉRÔME FOURQUET

Le directeur du département « opinion et stratégie d'entreprise » de l'Ifop analyse le score d'Emmanuel Macron au premier tour de la présidentielle.